



HAL
open science

L'histoire des idées: approche théorique et pratique

Jean-Paul Rosaye

► **To cite this version:**

Jean-Paul Rosaye. L'histoire des idées: approche théorique et pratique : Conférence prononcée devant les membres du Centre de recherches interdisciplinaires et transculturelles (CRIT) et dans le cadre du séminaire " transferts des savoirs et histoire des idées ", responsable: Danielle Follett. 2014. hal-00979422

HAL Id: hal-00979422

<https://hal.science/hal-00979422>

Preprint submitted on 16 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'HISTOIRE DES IDÉES : APPROCHE THÉORIQUE ET PRATIQUE

J.-P. ROSAYE, TEXTES & CULTURES (EA 4028)

UNIVERSITÉ D'ARTOIS

INTRODUCTION

En tout premier lieu, je tiens à remercier le Centre de recherches interdisciplinaires et transculturelles (CRIT) et notamment Danielle Follett, responsable du séminaire « transferts des savoirs et histoire des idées », de m'avoir invité à venir exposer certains de mes travaux, déjà anciens, sur l'histoire des idées. Le temps me semble en effet venu de les reprendre pour produire une synthèse et faire le point avec vous de ce qu'il est possible d'en dire. A tout le moins, je me propose de présenter sur ce sujet une perspective qui, à défaut d'être universelle, a toutefois le mérite d'exister. En tant qu'historien des idées moi-même, il m'est toujours agréable de parler de l'histoire des idées comme d'une discipline de recherche authentique, et de souligner son importance car elle souffre encore, tout comme les personnes qui s'y intéressent, d'un certain manque de reconnaissance et d'un défaut de statut ; et ce pour des raisons objectives que j'ai bien l'intention d'exposer dans cette intervention.

Mon exposé relève de trois ordres de choses : de l'ordre théorique, pour donner les points d'appui épistémologiques de l'histoire des idées, et esquisser des éléments de méthode; de l'ordre pratique, car il s'agit d'évoquer une pratique en tant qu'historien des idées, et de l'ordre institutionnel puisqu'il est possible de justifier l'histoire des idées, à la manière de Martial Guérout, c'est-à-dire en établissant sa validité théorique et en montrant son droit à une institutionnalisation. Le plan que je suivrai a été établi un peu en fonction de cette visée, mais mon dessein est également d'alterner les points techniques, parfois arides, avec des considérations plus légères (en intensité mais pas en pertinence j'espère) pour présenter ce qu'on pourrait désigner comme les présupposés, puis la nature et enfin la fonction de l'histoire des idées.

A l'occasion de ce qui se présente tout de même un peu comme une rétrospective de travaux déjà effectués, j'aimerais revenir en particulier:

(1) sur la façon dont on pense l'histoire des idées en France, et notamment dans le monde de

l'Anglistique, puisque c'est de ce monde là que je suis parti

- (2) sur les raisons de l'intérêt marqué pour l'histoire des idées, à certains moments de l'histoire, et notamment de nos jours
- (3) sur les méthodes proposées en histoire des idées, et sur celle qui me semble la plus appropriée car en accord avec sa nature et son objet (*remarque* : il ne s'agit effectivement pas d'une méthode universelle qui s'appliquerait en l'occurrence aussi à l'histoire des idées, mais d'une approche qui lui est spécifique, il ne s'agit pas ici de métaphysique)
- (4) sur les déclinaisons possibles de l'histoire des idées aujourd'hui; je pense notamment aux études dites « transculturelles », qu'il faudra bien que l'on définisse clairement un jour.

Si tant est que cela soit effectivement possible, je désire aussi attirer l'attention sur certains de mes présupposés. Comme je viens de le suggérer, le sens principal de ma réflexion émane du projet de Martial Guérout concernant l'histoire de la philosophie, la *dianoématique*. En le paraphrasant dans son kantisme, on pourrait dire que l'histoire des idées existe *en fait*, et qu'il est important de se demander « comment elle existe »¹, et aussi pourquoi, par un détour réflexif. Dire cela me permet de régler d'emblée un point qui me semble essentiel : **l'histoire des idées n'est pas l'histoire de la philosophie**. Elle est plus vaste: non pas que la philosophie soit un monde clos, mais en plus des idées philosophiques l'histoire des idées s'ouvre à des objets plus nombreux, comme les idées religieuses, économiques, politiques, littéraires, etc., y compris ce que Foucault appelait les « objets incertains » et les « marges non définies » quand il critiquait l'histoire des idées dans son *Archéologie du savoir* (nous reviendrons sur Foucault un peu plus tard, de façon plus précise). Enfin, il importe de dire que l'histoire des idées, même si elle peut avoir des idées philosophiques pour objet, n'est pas de la philosophie en ce que son but premier n'est pas de se prononcer définitivement sur la vérité des idées ; et elle ne s'inscrit pas totalement dans l'ordre de la raison non plus puisque sa méthode ne se veut pas universelle, comme annoncé précédemment, et qu'elle revendique même, comme nous le verrons ultérieurement, un certain « bricolage », au sens que Paul Feyerabend a donné à ce mot.

Commençons par aborder l'histoire des idées par son versant théorique.

¹ Martial Guérout, *Philosophie de l'histoire de la philosophie*, Paris, Aubier-Montaigne, 1979, p. 49 note a. Voir également, du même auteur, *Histoire de l'histoire de la philosophie* (Paris, Aubier-Montaigne, 3 vols. 1984-1988).

I- LE PROBLÈME DE L'OBJECTIVITÉ EN HISTOIRE

Je commencerai par une **évocation très subjective** de ce qu'a pu signifier pour moi la recherche en histoire des idées. Non pas par vanité ni par autosatisfaction, mais parce que je crois que mon expérience personnelle n'est pas unique. Elle est, je pense, de même nature que ce que vivent certains collègues et cela me permet aussi d'instruire sans trop de difficulté un cas d'espèce, à savoir l'ambiguïté et les obstacles auxquels se heurte ce type de recherche.

Ma thèse de doctorat a porté sur T. S. Eliot, un poète et un critique littéraire anglo-américain très connu dans le monde Anglo-saxon (en tous cas bien plus qu'en France). Mais ce n'est pas une thèse de littérature. Je l'ai conçue comme une thèse en histoire des idées en m'attachant plus au signifié qu'au signifiant. Mais même si on range habituellement l'histoire des idées avec les études de civilisation, les rapports au politique, à l'économique et au social étant minces, elle n'a pas non plus été considérée comme une thèse en civilisation. Il y est question de littérature, de philosophie, de théologie dans un contexte moderniste. Je vous laisse imaginer les difficultés des commissions de spécialistes devant lesquelles je me suis présenté. Tout s'est finalement bien passé puisque j'ai réussi à occuper une case au sein de l'institution universitaire, et dans un département d'anglais, mais cette expérience m'a donné à réfléchir. Si bien que **ma première communication**, après ma nomination comme Maître de Conférences a eu pour objet, précisément, une réflexion sur le statut de l'histoire des idées comme intermédiaire entre les études de littérature et de civilisation dans les départements d'anglais en France. Par chance, elle s'est tenue dans la bibliothèque de l'UFR d'anglais de Paris IV, en présence d'un public déjà acquis à l'idée que l'histoire des idées était importante en soi : il y avait là d'éminents spécialistes de l'histoire des idées en 11e section (notamment Christiane D'Haussy, Marie-Madeleine Martinet, Jacques Carré, etc.).

Cette communication, « Histoire et interprétation : le rôle déterminant de l'histoire des idées entre littérature et civilisation »², non publiée, a été pour moi l'occasion d'une première immersion dans les eaux un peu troubles de la critique historique et de l'épistémologie (au sens français du terme). Elle m'a en tous cas servi de **matrice initiale**, et je suis allé y puiser par la suite pour écrire deux articles de fond sur l'histoire des idées : « Quel statut et quelle méthode pour l'histoire des idées ? »,

2 Journée d'étude du CRECIB (« L'enseignement de l'histoire aux étudiants anglicistes »), Université de Paris-IV Sorbonne, 15 nov. 1997.

publié en 2004³, et « L'histoire des idées : méthodes, objets et statut », publié en 2009⁴, ainsi que pour le document de synthèse de mon HDR⁵.

Le statut et la méthode en histoire des idées n'étaient que partiellement abordés. En réalité, je me suis davantage concentré sur **le problème de l'objectivité en histoire** afin de montrer que l'histoire des idées était en mesure d'y parvenir, pour des raisons épistémologiques. Pour le dire en quelques mots, j'ai appuyé à ma façon l'hypothèse de départ du philosophe anglais Preston King dans son ouvrage *Thinking Past a Problem : Essays on the History of Ideas* : « toute histoire est une forme d'histoire des idées, et le problème consiste à identifier le type d'idée qui lui correspond »⁶. Cette hypothèse est un classique du présentisme⁷ anglais, dont l'origine remonte bien entendu, au-delà de R. G. Collingwood, à l'opuscule de Francis Herbert Bradley sur l'histoire critique, publié en 1874⁸, où le critère de l'histoire, en définitive, n'est autre que l'historien, avec ses idées et son contexte. Que toute connaissance du monde part des idées est aussi le point de départ de George Boas, un des membres du club d'histoire des idées de la Johns Hopkins University (Baltimore) créé en 1923, pour expliquer le caractère fondateur de cette discipline. Dans la première partie de son livre (« What is the History of Ideas »), il est parti de la conception antique et grecque des idées pour suggérer qu'en faire l'histoire revenait à inaugurer toute une réflexion sur l'interprétation de l'univers⁹. Mais pour faire bonne mesure et être plus contemporain, je suis plutôt parti de Paul Ricœur pour insister sur la valeur de l'interprétation et pour mettre à distance les théories positivistes et structuralistes en histoire :

Nous attendons de l'historien une certaine qualité de subjectivité, non pas une subjectivité quelconque, mais une subjectivité qui soit précisément appropriée à l'objectivité qui convient à l'histoire [...] Nous attendons de l'histoire une certaine objectivité, l'objectivité qui lui convient. La façon dont l'histoire naît et renaît nous l'atteste, elle procède toujours de la rectification de l'arrangement officiel et pragmatique de leur passé par les sociétés traditionnelles.¹⁰

3 *Babel: "La civilisation: objet, enjeux, méthodes"*, Gilles Leydier ed., Faculté des Lettres & Sciences Humaines, Université du Sud Toulon-Var, n°9, janvier 2004, p.95-121.

4 *La Revue LISA / LISA e-journal*. Volume VII – n°3/ 2009, p. 333-348. Consultable sur: <http://lisa.revues.org/117>

5 Consultable et téléchargeable sur: <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00576113>

6 Preston King, *Thinking Past a Problem : Essays on the History of Ideas*, London, Frank Cass, 2000, p. 1.

7 Seul le moment présent existe : le moment présent de l'historien, quand il interprète, quand il formule des idées. On ne fait jamais de l'histoire qu'au présent et le présent récapitule toutes les histoires du passé (cf. le *re-enactment* Collingwoodien, la reconstitution des événements).

8 F. H. Bradley, *The Presuppositions of Critical History*, Oxford, James Parker, 1874 ; réédité dans les *Collected Essays* (Vol. 1), Oxford, Clarendon Press, 1935.

9 George Boas, *The History of Ideas*, New York, Charles Scribner's Sons, 1969 ; voir la première partie : « What is the history of ideas ? ».

10 Paul Ricœur, « Objectivité et subjectivité en histoire » in *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 24.

L'objectivité comme suite de rectifications, excluant une interprétation unique est une idée intéressante, car elle définit l'histoire, en tant que discipline, par un processus historique : elle met ainsi en évidence la place centrale de l'histoire des idées, en tant que ces idées sont autant de choix et d'interprétations qui FONT l'histoire (puisque son critère est l'historien) – toute histoire est donc effectivement histoire des idées. Qui plus est, l'idée d'un **processus réflexif et cumulatif**, auto-conscient et rétroactif me semblait satisfaire au **principe poppérien de falsification**, être donc le gage d'une scientificité véritable, et ainsi la validation même d'une discipline comme l'histoire des idées. En quelques mots, Popper a établi qu'un énoncé demeurerait valide tant qu'il n'avait pas été réfuté (la véritable traduction, en fait, du verbe anglais *falsify*). Cela peut ressembler à une lapalissade, mais l'idée de « falsification popérienne » signifie que la science véritable n'émet jamais des vérités figées et éternelles, et que ce qui caractérise la scientificité d'un énoncé ou d'une loi, voire d'une attitude ou d'une discipline, c'est son **ouverture à la contingence**, son acceptation du principe de progrès auquel elle participe d'ailleurs ; en d'autres mots, ce qui caractérise sa scientificité ce sont ses rectifications successives¹¹. Popper signalait les difficultés qu'il y avait à appliquer cette règle dans les sciences humaines, mais c'est justement le point d'ancrage de la légitimité de l'histoire des idées.

La position herméneutique sur l'histoire, déjà présente chez Bradley¹², parvenue à la conscience de soi chez Ricœur, valait qu'on l'étaye un peu plus. Chez François Dosse, j'ai trouvé une confirmation de cette justification épistémologique. L'histoire doit passer par un « tournant herméneutique » (une acceptation de la nature interprétative de l'histoire) pour s'approcher de l'idéal d'une objectivité et pour justifier certaines exigences méthodologiques. On sait que François Dosse, issu du monde des historiens, a consacré quelques ouvrages à la déconstruction méthodologique en histoire, ainsi qu'à l'œuvre de Ricœur. C'est donc dans son sillage que j'ai entrepris de continuer à chercher des compléments pour démontrer que toute histoire est avant tout histoire des idées.

Dans le livre que Dosse a consacré à Ricœur¹³, j'ai ainsi trouvé une analyse plus précise de Ricœur concernant **le statut de l'événement**. Dans un texte daté de 1991, « Événement et sens », Ricœur a dépassé les conceptions continuistes et discontinuistes en histoire en les conciliant, par le biais de la métamorphose de l'événement, du fait de ses reprises herméneutiques. Dénué de sens au départ,

11 Karl Popper, *Logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris, 1973.

12 Il est intéressant de savoir que le traducteur de *The Presuppositions of Critical History*, l'ouvrage de Bradley, n'est autre que Pierre Fruchon, à qui l'on doit aussi la traduction de l'ouvrage de Gadamer, *Vérité et méthode*.

13 François Dosse, *Paul Ricœur, les sens d'une vie*, La Découverte, 1997.

parce qu'il ne bénéficie pas encore d'une interprétation, l'événement entre ensuite dans un réseau de lois et de causalités qui lui confèrent **une interprétation, c'est-à-dire une reprise « sursignifiante »** qui, inscrite dans un discours, devient productrice de sens¹⁴. Étudier les métamorphoses du sens, la constitution de filiations et de traditions intellectuelles, mettre en évidence les transformations et les transmissions d'idées, n'est-ce pas cela faire de l'histoire des idées ? De plus, je trouvais là une méthode qui s'adaptait parfaitement à son objet si tant est qu'elle procédât elle-même à des rectifications successives. Dans ma communication, j'écrivais en guise de conclusion :

Les idées ont une histoire, elles font l'histoire qui les reformule et ainsi de suite. Cela, l'enseignement de l'histoire des idées peut nous le dire et nous l'expliquer dans la mesure où il se conforme, dans sa méthode, à son objet ; où, conformément à une démarche réflexive, sa méthode (qui interprète le texte de lectures et de relectures successives) s'inspire de cela même qu'elle étudie.

En conclusion, on peut retirer de cette première partie théorique que l'histoire des idées est une discipline bien placée pour se prévaloir d'une forme d'objectivité convenable. Son mode opératoire consiste en des rectifications d'arrangements historiques officiels sur les événements, et elle implique une méthode spécifique qui s'inspire de sa démarche essentiellement réflexive. C'est cette méthode qu'il nous faut maintenant définir plus avant.

II- UNE QUESTION DE MODÉLISATION

Après cette excursion théorique, qui m'avait permis de justifier un mode de fonctionnement de l'histoire des idées, il me fallait donc envisager pratiquement une méthode qui s'adapte à l'idée de rectification. Or, **la matrice initiale de cette première communication m'avait conduit à construire un modèle**, un idéal-type de l'histoire des idées à partir des renseignements que j'ai pu collecter. Et à l'intérieur de ce modèle une méthode qui s'inspire elle-même de cette construction.

La raison principale pour laquelle j'ai procédé de la sorte vient de la pauvreté des informations dont je disposais au départ. Le sujet n'était pas vraiment renseigné, du moins en France, et ce n'est que par la suite que j'ai pu étoffer ces données initiales, en faisant un crochet par le monde anglo-saxon qui, lui au moins, a bien étudié la chose et fait montre dans ce domaine d'une grande avance

¹⁴ Paul Ricœur, « Événement et sens », *Raisons pratiques, l'événement en perspective*, éditions de l'EHESS, Jean-Luc Petit ed., n°2, 1991, p. 51-52.

documentaire.

La raison secondaire était que j'avais déjà réfléchi à la construction d'un modèle dans ma thèse de doctorat, justement pour élaborer l'explication la plus objective possible d'une question importante dans la modernité, à savoir *l'interpénétration de la littérature et de la philosophie pour aborder le défi esthétique au début du XXe siècle*.

En me fondant sur les écrits de Max Weber relatifs à l'idéal-type, et en les prolongeant par les travaux de Raymond Boudon sur l'individualisme méthodologique (ce qu'il appelle la **rationalité subjective**¹⁵), j'ai construit le **modèle du poète-philosophe**. Le but de ce modèle était d'aider à rendre compte d'une réaction singulière face au déploiement de la sécularisation et de l'esprit démocratique, et d'analyser les efforts en direction d'une métaphysique suffisamment forte pour résister aux assauts de la modernité. Dans ce modèle, j'ai distingué trois phases, non nécessairement consécutives, dans l'action du poète-philosophe – Critique des valeurs jugées décadentes dans un contexte de révolution des valeurs, Annonce et tentative de Réalisation de nouvelles valeurs visant à une renaissance. Puis, j'ai confronté ce modèle à la vie et l'œuvre de T. S. Eliot, qui me semblait incarner ce poète-philosophe¹⁶. Par rectifications successives, je suis parvenu à faire des distinctions plus subtiles, comme entre poète-philosophe, poète-prophète, ou encore poète-métaphysique, puis à confronter ce modèle avec celui de l'« homme de lettres » (*man of letters*) proposé par Eliot lui-même pour répondre justement au défi esthétique au XXe siècle. Pour le dire vite, la construction de ce modèle m'a servi d'observatoire, de référentiel en quelque sorte, pour aider à la caractérisation d'objets plus denses, plus complexes, et évidemment réels. Mais en retour, ce modèle s'est affiné pour constituer une grille d'explication plus précise et un peu plus objective que le modèle de départ. Il y avait là un enjeu méthodologique dont j'avais commencé à percevoir l'importance.

La tâche d'un chercheur ne se fait pas en un jour, et l'utilisation d'un modèle est un moyen de renseigner petit à petit l'objet d'une recherche et de la mettre à jour au fur et à mesure. **Le modèle est ainsi une construction susceptible de rectifications, évolutive et heuristique.**

Quant aux rectifications, elles émanent par ailleurs aussi bien du chercheur lui-même que d'une collégialité. C'est pourquoi j'ai cherché à organiser des journées d'étude en commençant par l'ébauche d'un modèle d'explication du thème principal, et en appelant à des rectifications de ce

15 Raymond Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

16 Cette thèse a été publiée : Jean-Paul Rosaye, *T. S. Eliot poète-philosophe : essai de typologie génétique*, Lille, Presses du Septentrion, coll. « Racines & Modèles », 2000.

modèle initial. C'est, en somme, l'objectif poursuivi par les bien-nommés « textes de cadrage » fréquemment proposés dans les appels à communication. Sauf que mon objectif consistait justement à élaborer une construction un peu plus fouillée de ce « texte de cadrage » dans mon intervention introductive.

Cela a été notamment le cas lors d'une journée d'étude sur « Les sens de l'Occident » en 2004, où mon introduction a proposé un modèle d'analyse de ce qu'on entend habituellement par Occident. Les interventions qui ont suivi ont permis une caractérisation plus précise et plus topique de l'objet d'étude, notamment une mise en évidence de son « Autre » sous-jacent, l'Orient, nécessaire à sa définition propre. Une deuxième journée s'est donc tenue, sur le dialogue entre Orient et Occident, avec encore la construction d'un modèle initial, etc. La conclusion de cette façon de procéder a été la création d'une équipe de recherche autour de la question des rapports entre Orient et Occident (axe « Orient-Occident ») qui s'est d'ailleurs récemment renommée « Études transculturelles » pour entériner la logique de rectification inscrite dans modèle initial.

Pour aller plus loin dans cet usage du modèle et dans sa justification, définissons plus avant ce que l'on signifie par modèle...

On crée un modèle en accentuant certaines caractéristiques d'un objet, celles qui sont estimées les plus significatives, les plus révélatrices de la nature de cet objet. Par objet, j'entends ici aussi bien un événement, un concept, qu'un auteur, un ouvrage, une tradition, etc. On y intègre aussi une forme de généalogie en évoquant les présupposés de l'objet et ses potentialités. Ainsi présenté, le modèle est un **prototype conceptuel, un assemblage simplifié de la représentation d'un objet** pour qu'on le comprenne plus facilement ; c'est une sorte de **référentiel de départ** qui est le résultat d'un choix interprétatif, mais qui reste ouvert à des rectifications qui valident sa nature scientifique.

Au fond, c'est une abstraction, de même nature que celles que nous utilisons en permanence dans l'acte même du langage¹⁷, avec une nette différence de degré certes, puisqu'il s'agit là d'abstractions appartenant au registre écrit, et travaillé de surcroît. George Boas, aussi, aborde l'histoire des idées par le biais du langage et de ses abstractions nécessaires, qu'il préfère appeler des métaphores. Dans le deuxième chapitre de son ouvrage déjà mentionné, « Basic Metaphors », Boas renvoie à l'antique doctrine des universaux tout en signalant leur aspect labile : « la première leçon que doit apprendre un historien des idées, c'est de s'attendre à ce que le nom des idées change, et qu'elles se

17 C'est le concept de cheval qui me permet de parler du cheval, non pas le cheval lui-même.

diffusent »¹⁸. Les idées, qu'on les appelle abstractions ou métaphores ne sont elles-mêmes que des modélisations du réel. La tendance à les réifier est un processus normal car lié à la logique discursive.

Donc, la révolution industrielle, les poètes métaphysiques, la Renaissance, l'esprit anglais, l'impérialisme américain sont des idées de même nature que les abstractions-métaphores ordinaires. Sauf qu'elles sont plus complexes, et que leur interprétation varie avec le temps, d'où la nécessité, pour l'historien des idées, d'en mesurer les écarts. Au final, les idées, qu'on les nomme métaphores ou abstractions, ne sont jamais que des approximations dont on doit tracer la pertinence historique ou l'agrégation en idéologies, et en tant qu'elles sont elles-mêmes des modélisations du réel, il n'est pas inutile de recourir à la même méthode modélisante pour mieux les approcher. Et permettre ensuite la rectification éventuelle du modèle construit.

Paul Ricœur¹⁹ soulignait aussi que modéliser revenait à structurer, à faire une métaphore, à interpréter le réel ; mais modéliser est même préférable à l'interprétation unique d'une métaphore si on considère que la structure d'un modèle est une **construction** qui donne une intelligence des multiples interprétations déjà existantes et responsables de la représentation de l'objet à un instant donné.

Je n'aurais jamais pu mettre une telle pratique en place, ne serait-ce que pour valider son mode opératoire heuristique, si je n'avais pas confirmé un certain degré de validité. C'est en effet une dominante de mon interrogation sur l'histoire des idées que d'avoir cherché à justifier l'intérêt de modèles rectifiables et évolutifs, quand bien même ils sont condamnés à s'effacer devant la réalité plus complexe des choses elles-mêmes.

En cherchant comment l'histoire des idées s'était invitée en anglistique, je suis tombé sur l'ouvrage de Pierre Vitoux sur l'histoire des idées en Grande-Bretagne, et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'introduction de Sylvère Monod, qui tentait une définition à partir des nouvelles études de civilisation, sorties peu de temps auparavant des enseignements de littérature. Pour Monod, il s'agissait d'isoler des courants de pensée et de mettre en évidence des liens logiques entre eux. Il est bien sûr légitime de faire de l'histoire des idées en mettant en évidence l'histoire d'idées singulières, en établissant des filiations ou simplement en synthétisant des doctrines, des idéologies ou des concepts particuliers. **L'histoire des idées n'est pas loin de la doxographie** dans ce cas. La définition programmatique de Monod consistait en fait en un arrangement justifié et officiel des

18 George Boas, *The History of Ideas*, op.cit., p. 27.

19 Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

idées et des doctrines selon un plan chronologique (pour paraphraser Paul Ricœur) : elle avait ainsi une visée pratique et nécessaire, même si elle ouvrait plus un champ de travail qu'elle n'offrait une méthode. Elle n'ambitionnait certes pas quelque justification particulière, institutionnalisante ou autre, pour ce type d'étude en dehors de son intérêt intrinsèque.

Mais d'autres s'en chargeaient à la même époque, c'est-à-dire en 1969. L'année de publication de *L'archéologie du savoir*, où Michel Foucault écrivait qu'il n'était « pas facile de caractériser une discipline comme l'histoire des idées »²⁰. Foucault parle d' « objets incertains », de « frontières mal définies », d'une histoire marginale en bref, pour parler de ce qui se trouve à la marge de l'histoire. Dans un premier temps, on peut penser que Foucault dénigre l'histoire des idées pour mieux promouvoir son archéologie. Mais à la réflexion, ses termes sont convenables : ils conviennent parfaitement à un type d'histoire qui s'articule sur des modèles, sur une méthode idéal-typique dans la mesure où l'utopie épistémologique que constitue l'idéal-type est par définition quelque chose d'incertain, aux frontières mouvantes, si ce n'est à la marge des représentations usuelles.

Mieux encore, cela correspond à **une façon de voir le réel et de comprendre son mouvement** comme adapté à la conception de l'objectivité évoquée précédemment. Au final, quand bien même la position foucauldienne peut être perçue comme limitative, elle montre que l'histoire des idées n'en est que mieux adaptée, en tant que « **processus contingent** », à une conception de l'histoire des idées toujours en gestation d'elle-même, faite de prolongements et de réinventions²¹, toujours ouverte à l'interprétation et peut-être finalement plus sûre que le projet archéologique de Foucault sur l'émergence des idées et des contextes.

En fait, quand on pense à la simultanéité de la publication des trois ouvrages que nous venons d'évoquer (ceux de Georges Boas, de Pierre Vitoux et de Michel Foucault), 1969 aura été une année charnière dans la constitution d'une réflexion sur la discipline de l'histoire des idées.

Dans un souci de rationalité, pour confirmer cette option théorique, j'ai écumé un certain nombre d'ouvrages consacrés à l'écriture de l'histoire, comme ceux d'Henri-Irénée Marrou, d'Antoine Prost, de Paul Veyne (l'histoire conceptuelle et la rétrodiction surtout!), ou à la crise de l'histoire et la redéfinition des études historiques à l'heure actuelle (Gérard Noiriel, François Dosse). J'en ai discuté avec un historien qui m'a photocopié les minutes des séances d'un groupe de recherche de l'ENS St Cloud, dont il était membre, et qui s'était constitué dans l'optique d'une redéfinition des travaux des

20 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, voir les pages 179-181 surtout, consacrées entièrement à l'histoire des idées.

21 Voir à ce sujet la façon dont Isabelle Stengers interprète la notion de « processus contingent », qu'elle emprunte à Deleuze et Guattari : *L'invention des sciences modernes*, Paris, Champs-Flammarion, 1999, p. 85.

historiens. J'ai recherché également en direction de l'histoire des sciences, pour convenir avec Popper que l'histoire des idées était située dans le monde 3 (les choses abstraites, les problèmes, les théories, les argumentations et autres concepts, en bref, « le monde des productions de l'esprit humain ».)²².

En définitive, le résultat de ces lectures est que la science et l'histoire sont des « processus contingents » adaptés à la méthode du « tout va » de Feyerabend, lequel préconisait, dans sa théorie anarchiste en défiance d'une science trop proprement élaborée, un certain bricolage méthodologique. De fil en aiguille, j'ai dérivé vers des livres plus techniques sur les épistémologies constructivistes, la systémique, l'idée de modèle, l'autopoiétique, etc, afin de réfléchir plus avant sur cette notion de modèle.

Mais le souci de rationalité de cette confirmation théorique n'est pas, en soi, suffisante. Et c'est pourquoi je suis parti en quête d'expérimentations déjà existantes en histoire des idées. J'ai eu l'occasion de travailler sur des textes portant directement sur des méthodes clairement définies, comme l'introduction très claire d'Arthur Lovejoy à son livre *The Great Chain of Being*, ou sur des exposés plus alambiqués, comme *The Logic of the History of Ideas* de Mark Bevir. Mon choix définitif s'est finalement porté sur la méthode idéal-typique wébérienne, que j'ai associée, pour insister sur sa scientificité, à la construction de modèles en mécanique quantique après avoir lu quelques articles de la physicienne Mioara Mugur-Schächter.

III-UNE CONFIRMATION PRATIQUE DE LA MODÉLISATION

Le moyen le plus sûr étant de pratiquer par soi-même, j'ai produit la plupart de mes travaux dans cette optique. Voici quelques exemples.

L'idée d'Occident²³, déjà évoquée. Partant d'une explication donnée dans un vieux manuel du secondaire qui parlait de la séparation de l'empire romain en deux à la mort de Théodose, et de l'ouvrage d'Alphonse Dupront sur la signification quasi métaphysique des croisades²⁴, j'ai proposé le

22 Karl Popper, *Three Worlds* : The Tanner Lecture on Human Values, delivered at the university of Michigan, April 7, 1978 (disponible en français : *L'univers irrésolu: plaidoyer pour l'indéterminisme*, Paris, Hermann, 1984).

23 « Introduction: pour un modèle occidental de l'idée d'Occident », *Les sens de l'Occident*, J. -P. Rosaye & C. Coutel eds., Arras, Artois Presses Université, 2006, p. 7-21.

24 Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard « bibliothèque des histoires », 4 vols., 1997.

modèle suivant :

- Après l'idée d'un empire d'occident lors de la division de l'empire romain, reprise par l'idéologie chrétienne justifiant les croisades, l'idée d'Occident s'accomplit (se résout) dans l'idée de civilisation Occidentale à travers l'héritage des Lumières
- L'idée d'Occident s'appréhende comme le « sens » de l'Europe
- L'idée d'Occident ne se justifie que par un anéantissement des obstacles intérieurs et extérieurs à la puissance de l'Occident

Un modèle doit être simple et il ne doit pas forcément caractériser l'objet dans tous ses aspects ni sous toutes ses formes. Comme l'écrit Pascal Nouvel dans son *Enquête sur le concept de modèle*, le modèle poursuit une **stratégie de la négligence** en stylisant la réalité²⁵. Face à la complexité qu'il peut y avoir à comprendre la contingence et ses processus dans la réalité, le modèle simplifie consciemment la réalité et propose une construction intellectuelle qui en accentue voire en caricature quelques aspects tout en maintenant un ensemble de propositions convenables. Il convient de garder à l'esprit que le modèle n'est jamais qu'un point de départ...et qu'il est destiné à être confronté à des séries d'occurrences, à l'expérience concrète ou, ce qui revient au même au bout du compte, à de nouvelles interprétations.

Si je me fonde sur ce qu'écrit Ricœur, dans le quatrième chapitre de la septième étude de *La métaphore vive*, le modèle de l'idée d'Occident que j'ai proposé était à la fois un **modèle à l'échelle** dans la mesure où il tente de donner des détails de l'objet « Occident » et de mettre en évidence son principe de fonctionnement, et aussi un **modèle théorique** en ce qu'il suggère une « **re-description** » qui est aussi une « **rectification** » des interprétations usuelles, présentant à son tour une interprétation nouvelle.

Une fois encore, il est nécessaire d'insister sur la valeur heuristique et utopique du modèle : il est une utopie en ce qu'il ne saurait coïncider avec la réalité et, comme l'écrit Paul Ricoeur, il appartient non à la logique de la preuve mais à celle de la découverte.

Autre exemple, la révolution darwinienne²⁶. La révolution darwinienne a été l'objet de bien des commentaires, bien des interprétations et même bien des rectifications (le darwinisme n'en finit pas

25 Pascal Nouvel, « Modèles et métaphores », *Enquête sur le concept de modèle*, Paris, PUF, 2002, p. 191 passim.

26 « Corpus et modélisation : l'exemple darwinien », in *Les corpus en linguistique et en traductologie*, M. Balard & C. Pineira-Tresmontant eds., Arras, Artois Presses Université, 2007, p. 17-32.

de faire l'objet de nouvelles synthèses). J'ai désiré faire le point en construisant un modèle de l'apport révolutionnaire darwinien pour contredire en particulier deux usages malencontreux de son héritage intellectuel.

Il s'agissait de présenter un modèle contre la représentation fréquente du modèle darwinien comme reflet de l'idéologie libérale de son temps, ou lié indéfectiblement à la montée en puissance du positivisme et du naturalisme à l'époque victorienne ; et contre les erreurs d'interprétation du modèle darwinien, comme le darwinisme social, notamment.

Le modèle proposé s'est appuyé sur les traits suivants de l'apport du darwinisme, qui en souligne l'originalité, la nouveauté et la postérité :

- Une iconification révolutionnaire (par les marxistes qui ont vu en lui un authentique révolutionnaire)
- Une méthode nouvelle et hybride (inductive amplifiante + hypothético-déductive), anticipant la méthode expérimentale selon Claude Bernard
- Une biogonie inédite, centrée sur les catégories planificatrices que sont le temps et la généalogie (métaphore de l'arbre) pour sortir des classifications fixistes
- Une vision non-finaliste du vivant (le tri aveugle, l'action inconsciente de la sélection naturelle)
- une expression originale qui devient un repère clé, la Sélection Naturelle

Ce modèle prend ainsi le parti de se poser comme un **contre-modèle** pour s'opposer à une lecture idéologique et un aplatissement épistémologique niant les spécificités du modèle darwinien. En tant que tel, il peut aussi servir d'argumentaire pour un éclaircissement en histoire des idées scientifiques, car les cinq éléments que forment ce modèle pointent vers des directions transdisciplinaires (la politique, la méthodologie, la systématique, la métaphysique et la sémantique ou la sémiologie).

Mais ce jeu de modèles et de contre-modèles que favoriserait et légitimerait l'histoire des idées rencontre une interrogation plus fondamentale quant à la logique dont elle répond, et qui plonge au cœur même de son activité exploratrice des interprétations humaines. **Dans quelle mesure l'histoire des idées articulerait-elle une forme de scepticisme** quant à la possibilité de jamais pourvoir totalement à l'exigence de vérité qui fonde toute recherche humaine ? Il fallait donc, en

plus de justifier sa généalogie pour envisager de faire droit à son institutionnalisation, partir à la recherche des façons par lesquelles l'histoire des idées est née et a continué de se développer.

IV- Pour une histoire de l'histoire des idées

Dans un souci d'en apprendre plus sur l'histoire de l'histoire des idées, sur son versant institutionnel, je suis parti de la création du « History of Ideas Club » fondé par Lovejoy et George Boas pour comprendre son émergence, ainsi que son évolution.

Le premier point important qu'il convient de signaler car il est d'un enjeu crucial pour le sens même de l'histoire des idées en tant que discipline, est que si son institutionnalisation a eu lieu sous cette appellation aux États-Unis, il semblerait, à en croire Donald Kelley, qui a étudié cette question sous tous les angles²⁷, qu'elle est née en France, au sortir de la révolution française et de la période napoléonienne, avec Victor Cousin, qui s'est vu confier la réorganisation de l'enseignement philosophique.

Selon Kelley, Victor Cousin aurait cherché à constituer une « histoire des idées » sur la base de sa « **philosophie éclectique** », développée dans ses *Leçons d'histoire de la philosophie à la Sorbonne* (1828), et conçue comme un système général fait d'éléments choisis dans tous les systèmes philosophiques pour pallier leurs défauts particuliers. Kelley estime que Cousin s'est largement inspiré des philosophes éclectiques d'Alexandrie, qui avaient tenté de créer un système à partir de morceaux pris chez Platon et Aristote.

On remarque d'ailleurs que la création du « History of Ideas Club » à la Johns Hopkins en 1923 avec le concours de membres éminents comme Niels Bohr, Erich Auerbach, Leo Spitzer ou encore Alexandre Koyré s'apparente à une stratégie de type éclectique.

Pour Kelley, la première phase de l'éclectisme moderne aboutissant à Victor Cousin culmine dans les histoires de la philosophie du XVIIIe siècle, et c'est une phase pendant laquelle l'expression « histoire des idées » est apparue. La naissance de l'histoire des idées est donc liée à celle de l'histoire critique, lors du tournant historiographique de cette époque, et elle en étend le principe en n'étant ni de l'histoire, ni de la philosophie, ni de l'histoire de la philosophie, ni même un

27 Voir notamment : Donald R. Kelley, « Eclecticism and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 62 N°4, October 2001, pp. 577-592, et *The Descent of Ideas: The History of Intellectual History*, Ashgate, Aldershot, 2002.

encyclopédisme mais un système critique commandé par un souci quasi scientifique de la vérité qui la démarque des grandes constructions dogmatiques. On voit donc que les traits par lesquels l'histoire des idées a été caractérisée correspond à une histoire, et qu'ils sont *situés*.

En tant qu'alliage de l'ancien et du moderne et fondée sur une généalogie des idées, l'histoire des idées est aussi devenue **l'expression de la remise en cause de l'autorité** de telle ou telle école en soutenant l'idée selon laquelle les opinions et les croyances qui se sont succédées à travers les siècles ne proposent que des fragments de vérité. C'est pourquoi on peut dire que l'histoire des idées est un **symptôme de distorsion axiologique**, tout en aspirant à devenir le vecteur d'une nouvelle orthodoxie, à l'instar des philosophes hellénistiques dont les efforts ont influé sur la naissance d'une nouvelle philosophie authentique et stable grâce à Plotin (le néoplatonisme).

On retrouve donc ce rapport ambigu avec l'exigence de vérité abordé précédemment, et c'est ce trait que Mark Bevir a voulu souligner en écrivant que l'histoire des idées était une sorte de **troisième voie, entre un relativisme absolu (*antifoundationalism*) et un déterminisme absolu (*foundationalism*)**.

Peut-être peut-on expliquer l'institutionnalisation de l'histoire des idées en tant que telle aux États-Unis par le fait que la passion anti-métaphysique est assez bien représentée en extrême Occident (c'est en tous cas un trait marquant du pragmatisme et de la philosophie analytique), et que comme l'Amérique est ce promontoire de la modernité devenu conscient de lui-même au tournant du vingtième siècle, et peut-être plus encore pendant les *Roaring Twenties*, l'histoire des idées a finalement constitué un moyen intellectuel de tirer les conséquences de la faillite européenne après la première guerre mondiale.

Un deuxième point important concerne l'évolution de l'histoire des idées en direction des études de civilisation. J'ai montré ailleurs la concomitance de ces deux types d'investigation intellectuelle, et je vais m'en tenir ici à certains éléments d'explication privilégiant le sens d'une assimilation progressive de l'histoire des idées à l'intérieur des études de civilisation.

L'*Éclectisme* de Victor Cousin a été fortement influencé par ce qui a été appelé la « Renaissance Orientale » (Raymond Schwab) au début du XIXe siècle, et Kelley pense que c'est ce qui a renforcé la dimension spiritualiste de l'*Éclectisme*, dont l'objectif a consisté à **retrouver un sens dans une civilisation bouleversée après la Révolution Française**.

Mais cette « Renaissance Orientale » n'a eu qu'un temps, si bien que l'histoire des idées, vers la fin du XIXe siècle, s'est perdue en réflexions générales sur les civilisations et les cultures et est

devenue au début du XXe siècle en France, une entreprise totalement désorganisée, à dominante vaguement idéaliste. En somme, l'histoire des idées a progressivement quitté le domaine de l'*Éclectisme* et de la recherche méthodique et progressiste de la vérité pour devenir une **histoire culturelle** où on cherche à lier les idées à un contexte social, scientifique, littéraire, etc.

L'aspect idéaliste et spiritualiste est passé au second plan en France et l'histoire des idées est devenue la grande perdante de la lutte entre l'histoire, la philosophie, la psychologie et la sociologie pour une institutionnalisation, avec une spécificité propre, dans l'enseignement et la recherche (« le conflit des Facultés »²⁸).

Pour Mark Bevir, le développement de l'histoire des idées en direction des études de civilisation est logique puisqu'elle est selon lui l'« **étude des significations générées par les cultures selon une perspective historique** »²⁹. Et cette logique a aussi été celle de l'histoire des idées aux États-Unis. On remarque en effet que la création du « History of Ideas Club » intervient pendant la montée en puissance de l'anthropologie culturaliste américaine de Ruth Benedict et de Margaret Mead ; et ce n'est pas un hasard si Bevir envisageait de construire une théorie anthropologique (*anthropological epistemology*) pour continuer la logique de l'histoire des idées.

Il serait un peu long et fastidieux de revenir sur le développement des études de civilisation (cela a déjà fait l'objet de deux publications, en anglais³⁰), mais il convient de signaler que c'est justement l'anthropologie culturaliste américaine qui a le mieux thématiqué la façon dont les civilisations cristallisaient des formes de culture en sélectionnant des éléments culturels thématiques faisant leur identité, les fameux « **patterns of culture** » de Ruth Benedict (traduits en intervertissant la cause et la conséquence par « échantillons de civilisation »). Mais travailler dans ce sens implique une légère modification dans la façon dont on fait de l'histoire des idées, et **une intrusion plus marquée des éléments contextuels pour rendre compte des idées :**

Une civilisation comme un individu représente un modèle plus ou moins net de pensées et d'actions. Dans chaque culture, on trouve des buts d'action caractéristiques qui ne sont pas forcément les mêmes dans d'autres types de société. En accord avec ces buts, chaque peuple ne cesse de consolider son expérience, et selon que cette manière de voir exerce une pression plus ou moins

28 Voir le numéro récent de la Revue d'histoire moderne et contemporaine, consacré à l'histoire intellectuelle, et notamment l'article de Daniel Roche, « Histoire des idées, histoire sociale : l'exemple français », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5/ 2012 (n° 59-4bis), p. 9-29.

29 Mark Bevir, *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1999, p. 1.

30 « The Logic of Civilization Studies » et « Civilization Studies and the Transcultural Question », tous deux à paraître prochainement. On retrouvera en partie le premier de ces deux articles en français dans l'introduction à un séminaire de Master consacré à la Grande-Bretagne et la Chine, mis en ligne sur le site de la bibliothèque universitaire de l'université d'Artois.

forte, les détails hétérogènes de la manière de vivre revêtent une forme plus ou moins adaptée à celle-ci. Adoptés par une culture bien établie, les actes les plus saugrenus reflètent les caractéristiques de ses buts particuliers, en subissant parfois d'incroyables métamorphoses. La forme que prennent ces actes, nous ne pouvons la comprendre qu'en comprenant d'abord les mobiles sentimentaux et intellectuels de cette société.³¹

Les « mobiles sentimentaux et intellectuels » sont de toute évidence des objets de choix pour l'histoire des idées, qui tombe alors aussi dans le giron des études de civilisation par la même occasion, dans la mesure où la **contextualisation** devient plus forte.

Dans les années 1920 déjà, et au sein même du « History of Ideas Club », Leo Spitzer considérait que Lovejoy avait déshumanisé les idées avec sa quête pour les « idées-unitaires » (*unit-ideas*), sortes de reflets d'idées éternelles au sens platonicien du terme. **Mal à l'aise vis-à-vis de l'éclectisme idéaliste des *unit-ideas*** de Lovejoy, Spitzer en appelait à plus de contextualisation, et l'histoire des idées a connu un sort similaire à celui qu'elle avait eu en France. Elle s'est développée en direction d'une historisation plus nette. Ainsi, c'est le souci pour l'idée de civilisation occidentale qui a fini par devenir un des thèmes les plus importants traités par l'histoire des idées, et c'est grâce à l'implication pédagogique de ces recherches dans ce domaine qu'elle s'est vraiment institutionnalisée³² dans les pays anglo-saxons, ce qui n'a rien d'étonnant vu sa nature pluridisciplinaire.

La pluridisciplinarité est enfin le troisième point que je désirerais aborder, pour montrer que l'histoire des idées aujourd'hui est parfaitement compatible avec ce que l'on appelle de plus en plus les « Études transculturelles » (*post-Cultural Studies*), sans que l'on sache exactement en quoi cela consiste par ailleurs. D'où la nécessité de les définir non pas uniquement grâce à une phénoménologie expresse de ce mot (même si cela doit aussi être fait) mais par induction, en référence à l'ornière naturelle suivie par l'histoire des idées.

Aucune civilisation ne s'est construite exclusivement en interne, sans l'apport d'autres civilisations. A ce titre, il est commode d'appliquer l'idée de Paul Ricœur, développée dans *Soi-même comme un autre*, selon laquelle le plus court chemin pour aller de soi à soi est de passer par autrui : une belle formule pour exprimer la réflexivité et le désir de rectification, au cœur de notre lecture de l'histoire des idées...

Poussant un cran plus loin les études de civilisation, les études transculturelles convoquent

31 Ruth Benedict, *Échantillons de civilisation*, Gallimard, 1950, p. 57-58 – titre original : *Patterns of Culture*.

32 Gilbert Allardyce, « The Rise and Fall of the Western Civilisation Course », *American Historical Review*, 87 (1982), p. 629-725.

logiquement des spécialistes de plusieurs civilisations, et décroissent l'histoire des idées en ouvrant l'étude d'une civilisation particulière à celles d'autres civilisations. Mais le but reste de comprendre les transmissions et les transformations de sens dans les civilisations, les rectifications et les ré-ordonnements d'idées suite à l'influence d'autres civilisations. La mondialisation est à ce prix.

CONCLUSION

Depuis la publication de l'ouvrage de *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* en 1996, dans lequel Samuel Huntington répondait au livre de Francis Fukuyama *The End of History and the Last Man* (1992), il n'est plus possible de faire l'économie d'une réflexion sur ce que recouvrent les termes « culture », « aires culturelles », « civilisations » car ils sont au centre de polémiques où le raccourci idéologique dispute la vérité aux *a-priori* impressionnistes.

A l'évidence, nous vivons aujourd'hui dans un contexte mondialisé. Les gens, les marchandises, mais aussi les cultures et les idées migrent; et comme nous sommes conscients du fait que le monde est devenu un système multipolaire, que nous avons intégré cette donnée essentielle, nos discours et nos propos sur le monde sont désormais confrontés à ce que l'on pourrait appeler un **ordre épistémologique multidimensionnel**.

Cependant, soutenir la thèse forte que nous vivons dans un monde post-national où prédomine une vision globale du fait de la multidimensionalité de l'ordre épistémologique reste aventureux car même si les fondements intellectuels et les habitudes traditionnelles de chaque culture sont remises en question par de nouveaux paradigmes transculturels et transnationaux, nos civilisations possèdent en propre une unité et une identité culturelle : les nations existent encore, elles sont même des championnes de la résilience. Les civilisations restent distinctes et la culture demeure irrémédiablement plurielle.

Toute société (toute culture, toute civilisation) transmet un héritage et perpétue une **matrice culturelle** dépositaire de son identité à travers le temps, en la transformant au gré des évolutions du monde. Comment caractériser cette transformation ? Il semble que l'on puisse discerner deux points de vue assez tranchés, avec entre eux des nuances possibles.

Soit on considère que les civilisations se développent en interne : c'est le point de vue internaliste

de Huntington, qui avalise à terme l'idée d'un choc inévitable des civilisations quand leurs oppositions sont trop flagrantes, quand elles entrent en concurrence pour leur développement démographique, économique ou stratégique.

Soit on envisage le contraire: c'est-à-dire que toute civilisation a besoin d'être fertilisée par d'autres civilisations pour se transformer en gardant intacte l'influence étrangère.

On peut enfin adopter un point de vue non pas intermédiaire, mais plus universel, en affirmant que la réception de l'influence extérieure est fondamentale quand elle induit une réforme intérieure par rectification : une reprise de l'identité de chaque civilisation dans un renouveau, une ré-forme de son sens intrinsèque.

Les ressorts de ce mécanisme justifient l'exploration d'un champ de travail tout aussi légitime que passionnant.

Cela justifie tout l'intérêt que l'on peut porter à des « Études Transculturelles » : leur objectif est de rendre compte des phénomènes de transmission et de transformation de l'identité des cultures et des civilisations à partir des relations conjuguées des phénomènes de réception et de critique. On peut ainsi décliner ce projet en deux programmes d'investigation pour étudier ces phénomènes d'identité, de réception et de critique.

- **Les phénomènes de transmission de l'héritage** (de la tradition, de la mémoire) avec une attention particulière portée à la notion d'identité.

- **Les phénomènes de transformation de la matrice culturelle interne** : ils engagent une réflexion sur la nature de l'influence et de la réception critique dans les processus d'émergence et de création.

Il me semble, arrivé à la fin de mon exposé, que l'histoire des idées, de par son histoire et son mode opératoire, est parfaitement adaptée à ce type de recherche.

Conformément au principe même du fonctionnement de l'histoire des idées telle que je l'ai présentée, ma réflexion s'est donc construite progressivement, a été l'objet de rectifications successives à partir de la matrice initiale que j'ai présentée.

L'histoire des idées est anti-dogmatique si tant est que le dogmatisme consiste à imposer une opinion sans l'exposer à la réfutation rationnelle. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai ainsi exposé mon propos sur l'histoire des idées, en tant qu'historien des idées, ainsi auprès de vous.

Enfin, j'aimerais clore mon propos en évoquant une dernière fois la démarche de Martial Guérout, dont Jacques Bouveresse saluait récemment l'œuvre dans ses cours au Collège de France :

*Une des caractéristiques les plus remarquables de la démarche de Guérout est que, pour lui, tout plaidoyer et tout argument en faveur de la dignité et de l'importance de la philosophie doivent pouvoir être utilisés également en faveur de l'histoire de la philosophie, et réciproquement.*³³

Je pense que cette démarche est tout aussi justifiée si on remplace le mot philosophie par le mot idée.

33 Jacques Bouveresse, « Appendice I. Martial Guérout et la philosophie de l'histoire de la philosophie », in : *Qu'est-ce qu'un système philosophique ? Cours 2007 et 2008* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2012 (généré le 01 avril 2014), p. 5. Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/1783>>.